

BULLETIN CRITIQUE

CHARLES D'ANJOU, SES PARTISANS ET SES DETRACTEURS DANS L'HISTORIOGRAPHIE MEDIEVALE

La figure de Charles I^{er} (1246-1285), premier comte de Provence de la dynastie angevine, apparaît au centre d'un important débat idéologique à la fin du XIII^e siècle. Deux conceptions de l'Etat diamétralement opposées transparaissent alors dans les luttes entre Guelfes et Gibelins. Des penseurs politiques avant la lettre prennent parti pour ou contre le nouveau monarque de la Provence et du royaume de Sicile. Dépouillant la masse impressionnante de leur production pamphlétaire, Alessandro Barbero essaye, dans un article récent¹, de pénétrer « les structures culturelles que cette propagande révèle ». Son travail s'inscrit ainsi dans le cadre d'un certain nombre de publications relatives aux représentations idéologiques du prince médiéval². Or, l'image de Charles d'Anjou transmise par les textes de son temps est multiforme. A. Barbero en ordonne les thèmes autour de trois mythes : la religiosité, les valeurs chevaleresques et la « mauvaise seigneurie ».

Charles I^{er} a légué à l'historiographie médiévale l'image d'un monarque pieux, qui trouve sa source principale dans la correspondance entre les Papes et le roi. Les bulles pontificales reprennent à leur compte, d'une part, des clichés purement conventionnels, figés par le formulaire de la chancellerie de la curie romaine, applicables à tout prince qui obéit au Pape. D'autre part, elles se réfèrent à une tradition exclusivement française : celle qui fait de la dynastie capétienne l'alliée par excellence de l'Eglise, en net contraste avec la maison suève, rongée par l'impiété. Les chroniqueurs ecclésiastiques se font l'écho de la *pietas* du frère de Saint Louis ;

1. « Il mito angioino nella cultura italiana e provenzale fra duecento e trecento » dans *Bollettino storico-bibliografico subalpino* 79 (1981), p. 107-220 et 80 (1982) p. 389-450. Le deuxième article concerne Charles II et, surtout, Robert I^{er}.

2. Cf. G. DUBY, *Les trois ordres ou l'imaginaire du féodalisme* (Paris, 1978) ; H. TAVIANI, « Le dessin politique du *Chronicon Salernitanum* » dans *L'Historiographie en Occident du V^e au XV^e siècle* (Rennes, 1980), p. 175-190 ; C. CAROZZI, « La vie du roi Robert par Helgaud de Fleurie : historiographie et hagiographie », *Ibidem*, p. 219-236 ; Ch. TEISSEYRE, « Le prince chrétien aux XV^e et XVI^e siècles », *Ibidem*, p. 409-414. Deux travaux récents concernent des monarques de la Provence : M. AURELL, « Les Troubadours et le pouvoir royal : l'exemple d'Alphonse I^{er} (1162-1196) » dans *Revue des Langues Romanes* 85 (1981), p. 53-67 et N. COULET, « L'image. Le bon roi René et ses historiens », dans N. COULET, A. PLANCHE, F. ROBIN, *Le roi René, le prince, le mécène, l'écrivain, le mythe*, Aix, 1982, p. 221-231.

ainsi, Niccolo da Calvi, Tommaso Tosco de Pavia, le moine anonyme auteur des *Annales S. Iustinae Patavini* répondent à un héritage haut médiéval qui n'accorde la sainteté parmi les laïcs qu'aux membres des seules maisons princières (V. Fumagalli). Ces historiens sont surtout recrutés dans les ordres mendiants, attachés à la papauté, alors que Saint Thomas d'Aquin et Tolomeo da Lucca formulent le principe théocratique et placent le Pontife au sommet de la hiérarchie politique de la chrétienté. Aussi, pour ces chroniques imbuées de providentialisme augustinien, l'Histoire est avant tout un *exemplum*, qui sanctionne les méchants et récompense les bons : d'où les succès spectaculaires de Charles I^{er} à Bénévent et à Tagliacozzo ; d'où la crise de conscience de Fra Salimbène face aux échecs répétés de l'Angevin devant la confédération catalano-aragonaise. Le retentissement de ce modèle ecclésiastique se fait sentir dans les milieux guelfes des villes de l'Italie septentrionale. Ainsi, la chronique du bourgeois florentin Paolino di Piero et les *Annales Ianuenses* – avant 1272, année de la prise du pouvoir à Gênes par les Gibelins –, exaltent la *pietas* du monarque dans les mêmes termes que les historiens d'origine cléricale. C'est de même le cas de Monte Andrea, de Pallamidesse de Bellindotti et de Brunet Latin, dont les poèmes ont l'intérêt de refléter l'opinion publique, prise sur le vif. L'auteur de l'article met l'accent sur la dialectique entre les modèles ecclésiastiques et laïc. Il apporte néanmoins des nuances à cette opposition : en effet, l'Eglise influence fortement à l'époque la morale de la chevalerie.

Les valeurs chevaleresques dont se pare Charles I^{er} apparaissent de façon manifeste dans la poésie courtoise. A. Barbero se propose d'analyser cette source du point de vue de la propagande à l'égard d'un mécène (A. Jeanroy) si bien que du point de vue de l'idéologie apte à défendre les intérêts d'un groupe social, qu'E. Köhler croyait pouvoir déceler dans la petite noblesse. Les poètes défenseurs du Charles d'Anjou-héros chevaleresque fréquentent en outre la cour napolitaine du roi qui recueille le double héritage de la vie intellectuelle impériale et de la culture française transplantée en Italie. La figure de l'Angevin est proposée dans le cadre purement conventionnel du système chevaleresque ; Charles I^{er}, libéral et large, est instigateur de vie courtoise par son mécénat, sa vaillance au combat, ses tournois et sa *fin amors*. C'est l'image que préconisent Guiraut d'Espanha, Sordel, Granet, Peire de Castelnau, Aicart de Fossat et Raimon Tors. Plus riche, le modèle présenté par Adam de la Halle est double, en fonction des âges du roi : sa jeunesse, chevaleresque et amoureuse, contraste avec sa maturité, régie par la recherche de la gloire. Enfin, l'utilité de l'iconographie dans l'histoire ressort dans l'étude de la sculpture du roi qu'Arnolfo di Cambio réalisa selon un modèle impérial hérité de Frédéric II. A l'opposé, une cohorte de troubadours antiangevins – Gibelins italiens ou grands barons provençaux –, véhiculent une image contraire à l'antérieure. D'après leurs chansons, l'avènement des Français en Provence et en Italie marque la fin d'un monde courtois et l'installation de l'hypocrisie (*falsura*) et l'avidité (*cobeitatz*). Boniface de Castellane et Bertran de Lamanon s'acharnent contre prélats et avocats, symboles de la nouvelle classe bureaucratique arrivée en Provence dans la suite de l'Angevin. D'autres troubadours exploitent encore cette veine anticléricale qui, comme le fait remarquer l'auteur de l'article, n'a rien d'antireligieuse dans un monde où la foi constitue une dimension essentielle : le roi est, à leurs yeux, manipulé par un clergé qui a trahi l'idéal évangélique. Des sujets semblables sont parvenus jusqu'à Dante à travers les plumes de poètes gibelins tels que Paulet de Marseille, dont nous exposerons plus tard les idées, Folquet de Lunel, Cerveri de Girona, Calega

Panzano, Cione Baglione, Austorc de Segret, Paolo Lafranchi de Pistia ou Rustico Filippe. Devant l'abondance de ces témoignages, A. Barbero doit conclure une fois de plus à l'incapacité du roi de France et ses parents à incarner les idéaux chevaleresques tout au long des XII^e et XIII^e siècles : pour Salimbène, saint Louis était effectivement plus moine que chevalier.

Le troisième volet de la personnalité du roi, celui de l'administrateur, a la vie dure ; il s'agit du mythe de la « mauvaise seigneurie ». Ici encore nous retrouvons les bulles pontificales à l'origine d'une imposante littérature : les lettres que Clément IV rédigea entre janvier 1266 et octobre 1267 dénonçaient les violences commises par l'armée croisée, telle la mise à sac de Bénévent. Elles stigmatisaient l'oppression fiscale dont l'administration angevine se rendait coupable alors qu'elle ne respectait même pas les domaines ecclésiastiques. Le mythe de la « mauvaise seigneurie » fut repris par l'historiographie sicilienne en tant que cause principale de la révolte des Vêpres. Curieusement, ses chroniqueurs procèdent d'un milieu bourgeois intégré dans l'appareil étatique angevin : Nicola di Iamsilla, connu sous le pseudonyme de Bartolomeo de Neocastro, l'historien par excellence des Vêpres siciliennes, était bel et bien un fonctionnaire de la cour française ! Saba Malaspina, pourtant homme d'Eglise et partisan de la politique papale, s'en prenait à son tour à la fiscalité de Charles I^{er}, responsable de l'appauvrissement de l'économie insulaire. *Le Ribellamentu di Sicilia* a un intérêt moindre ; son but est de raconter l'histoire de Jean de Procida ; c'est pourquoi son auteur anonyme présente la figure du roi sous un jour romancé et impersonnel. Nous retrouvons l'idée de l'oppression de l'administration française chez Martino da Canal, Parisio de Cerea, Semeroglio et Cantinelli, historiens des villes de l'Italie du centre et du nord. Menant le mythe de la « mauvaise seigneurie » jusqu'au paroxysme, les *Annales Placentini Gibellini* se font écho du prophétisme en vogue dans les milieux gibelins. Leurs pages foisonnent de citations de Joachim de Flore et nous font connaître l'un des aspects les plus sombres de la mythologie angevine : l'armée de Charles, dans son alliance avec une papauté corrompue, est l'incarnation même des forces du mal. Ce courant a légué au XIV^e siècle l'image, chère à Ricordano Malispina, d'un Charles I^{er} hautain et orgueilleux, dont la superbe justifie la punition divine.

La thèse de philologie qu'Isabel de Riquer a consacrée au troubadour Paulet de Marselha³ nous ramène indirectement à Charles I^{er}. Le réduit répertoire de ce poète – neuf pièces et un total de cinq cent vingt-trois vers –, place de plein gré Paulet parmi les détracteurs du monarque. Les avatars d'une vie mouvementée justifient cette option politique.

Faute de *vida* ou de *razo*, écrites au Moyen Age, la biographie de Paulet de Marselha doit être retracée à travers les données tirées de ses propres poèmes et de mentions éparses puisées dans les registres de la chancellerie de la couronne

3. *El trovador Paulet de Marselha*, ronéotypée, Universitat de Barcelona, 1979. Publication partielle : « Las poesías del trovador Paulet de Marselha » dans *Boletín de la Real Academia de Buenas Letras de Barcelona* 38 (1979-1982), p. 133-205. Ce travail figure parmi les recherches nombreuses de l'équipe de l'Université de Barcelone qui, sous l'égide de M. de Riquer, remet à jour les œuvres des troubadours. Cf. le bulletin critique de M. COTS « Estado actual de los estudios de literatura provenzal en Barcelona » dans *Revista de Langües Romanes* 85 (1981), p. 129-134.

d'Aragon. Ce troubadour commença sa carrière poétique aux alentours de 1245 dans la cour de Barral de Baux, auquel il adressa quatre de ses compositions. Il abandonna toutefois son mécène qui, ayant trahi les communes de Marseille, Avignon et Arles, choisissait en mars 1250 le camp de l'Angevin. Paulet partit alors pour la Catalogne. Des documents, exhumés jadis par J. Miret y Sans et F. Soldevila, présentent le poète parmi les commensaux de Pierre d'Aragon en 1262 et 1268. A la veille de la bataille de Bénévent, Paulet chanta Jacques II, second fils de Jacques le Conquérant, dont il fréquentait l'entourage. A l'époque, la cour barcelonaise, où demeure Constance de Hofestaufen, fille de Manfred et épouse de Pierre III, est devenue le pôle d'attraction d'un bon nombre de réfugiés originaires du royaume de Sicile et de la Provence. Notre troubadour apparaît ainsi comme l'un des représentants privilégiés de ce groupe de *faiditz*⁴ ou *proditores*, rebelles chassés de leurs domaines par la répression angevine, auxquels A. Boscolo vient consacrer une importante étude⁵. Paulet de Marselha met à cette date tous ses talent poétiques au service de la cause catalane.

Composé entre 1264 et 1265, le poème *L'autrier m'anav'ab cor pensiu*⁶ traduit bien cette hostilité à l'égard des Angevins. Le début de cette pièce rappelle l'agencement de la pastourelle. Dans un paysage bucolique, Paulet rencontre une belle bergère, à laquelle il s'empresse de faire des propositions amoureuses. Mais ayant essayé un refus catégorique, le troubadour se contente de répondre aux questions de cette fille éclairée qui se tient au courant des événements politiques de son temps. Elle attribue ainsi les malheurs qui s'abattent sur la Provence à Charles I^{er} et s'interroge sur le sort de Manfred. Paulet de Marselha reprend alors les thèmes, chers aux troubadours gibelins, de la collusion entre le clergé et le nouveau comte de Provence et de l'orgueil de Charles d'Anjou. Puis, les deux interlocuteurs chantent la vaillance de l'infant Pierre III qui rendra aux Provençaux leur dignité perdue. Ils encouragent d'ailleurs les rois d'Aragon et d'Angleterre à s'allier pour faire face à Charles I^{er}. L'auteur a mis l'accent sur l'originalité de cette pastourelle à contenu politique, témoignage précieux du grand débat idéologique qui entoure la figure de l'Angevin. L'étude d'I. de Riquer démontre une fois de plus l'importance des troubadours comme source d'appoint pour l'historien des sociétés méridionales.

L'image que Charles d'Anjou a légué à l'historiographie est certes celle d'un roi pieux, bastion de l'Eglise face aux Empereurs. Mais l'idée que les hommes du Moyen Age se font de ce personnage présente des traits sombres. Pour certains, Charles I^{er} apparaît comme un prince hautain, incapable d'incarner l'idéal courtois, et comme un administrateur zélé, soumettant ses sujets à une fiscalité rigoureuse. La cour aragonaise se chargea d'exploiter dans sa propagande ces thèmes qui nuisaient à une image de marque d'autant plus ternie par les défaites subies au lendemain des vèpres siciliennes.

Marti AURELL I CARDONA.

4. *A l'enfant de pretz complit, / Senber, Peire, e amparat / Sion per el li faidit / De Proensa et onrat*. Trad. : Seigneur, que les exilés de Provence soient protégés et honorés par l'infant Pierre de grande valeur, RIQUER « Las poesias... » cit. p.172 et 174, poème V, vers 113-116.

5. Il s'agit de sa communication pour le Colloque des Vèpres Siciliennes, qui s'est déroulé à Palerme en avril 1982, dont les actes viennent de paraître.

6. RIQUER, « Las poesias... », cit. V, p. 169-177.